

Économies-mondes et capitalisme. Fernand Braudel (1902-1985)

René-Éric Dagorn

Mis à jour le 15/06/2011

Source : Science Humaine

Dans *Civilisation matérielle, économie et capitalisme (xve-xviii^e siècle)*, Fernand Braudel réfléchit sur la longue durée, le capitalisme et l'espace mondial pour penser non seulement les racines historiques du monde, mais aussi son fonctionnement actuel.

« Faut-il brûler Fernand Braudel ? », se demandait la revue *L'Histoire* en 1995, dix ans après la mort de celui que l'on surnommait « le pape de la nouvelle histoire ». Non seulement F. Braudel est accusé d'avoir été un mandarin, « un prince de la Renaissance » qui a égorgé intellectuellement et institutionnellement ses ennemis, mais on considère également que ses ouvrages les plus brillants ont considérablement vieilli. Parmi ceux-ci, : *Civilisation matérielle, économie et capitalisme (xve-xviii^e siècle)* - troisième grand oeuvre du maître après *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* (1949) et *Le Monde actuel. Grammaire des civilisations* (1963) - n'échappe pas aux critiques.

Mouvements de balancier

Publié en 1979, divisé en trois tomes de cinq cents pages chacun (t. I : *Les Structures du quotidien* ; t. II : *Les Jeux de l'échange* ; t. III : *Le Temps du monde*), *Civilisation matérielle* se présente au premier abord comme un ouvrage dans la lignée classique de l'école des Annales : une histoire du monde, sur quatre siècles, privilégiant les aspects économiques et sociaux plutôt que les événements politiques. Mais, à la lecture, le projet radical de l'ouvrage se fait rapidement jour : il s'agit de proposer à la fois un renouvellement des sciences sociales sous l'égide de l'histoire et contre le structuralisme, une explication des fondements mêmes du capitalisme et à travers lui du monde moderne, et de défendre l'idée que l'échelle mondiale est toujours nécessaire même pour comprendre les éléments les plus localisés de l'histoire (1). La réception de l'ouvrage est à la hauteur de l'ambition : le quotidien *Le Monde* lui consacre deux pages, fait exceptionnel à l'époque, et Jacques Attali résume le sentiment général en affirmant que l'ouvrage constitue une lecture du monde « *comme nul n'osait plus la tenter depuis Marx* » (2).

Or, dès le lendemain de la mort de F. Braudel, Jacques Revel, pourtant l'un des meilleurs défenseurs de son oeuvre, considérait que l'horizon braudélien d'une histoire totale appartenait au passé (3). Le temps était désormais à la *microstoria* et non aux grandes synthèses d'échelle mondiale. Alors qu'avec F. Braudel l'histoire apparaissait comme une science impériale, voire impérialiste, dans les années 90, François Dosse constatait l'éclatement de l'école des Annales et la fin de la prédominance des sciences historiques dans les sciences sociales (4). *Civilisation matérielle* semble rejoindre *L'Histoire* d'Arnold Toynbee et *Le Déclin de l'Occident* d'Oswald Spengler : des monuments historiques, feuilletés, admirés, mais dépassés.

Aujourd'hui pourtant, près de trente ans après sa publication en 1979, *Civilisation matérielle* apparaît de nouveau comme l'un des grands livres du xxe siècle. Non pas seulement un « classique », mais un livre de travail et de réflexion pour les sciences sociales actuelles (5). Si certains points sont effectivement dépassés, d'autres en font, au contraire, un livre précurseur. Les nouvelles perceptions du monde et de la mondialisation sont passées par là... et l'injonction braudélienne de « *sinon tout voir, au moins tout situer[...] à l'échelle nécessaire du monde* » est devenue essentielle à la fois pour la compréhension du monde et dans les mouvements d'évolution et de complexification des sciences sociales (6). Ses analyses iconoclastes du marché mondial, d'un capitalisme marchand et financier capable de s'émanciper des jeux classiques de l'échange, redeviennent des points de comparaison intéressants pour comprendre les fonctionnements commerciaux et financiers actuels... ceux des firmes multinationales de la mondialisation néolibérale particulièrement.

Un travail de recherche de plus de vingt ans

La rédaction de *Civilisation matérielle* va prendre plus de vingt années (c'est en 1952 que Lucien Febvre propose à F. Braudel la rédaction de cet ouvrage pour la collection « Destins du monde » qu'il venait de fonder) et cette immense recherche va rapidement se trouver au coeur des grandes ambitions pour l'histoire de F. Braudel et d'une réflexion générale sur l'analyse du monde et des sociétés par les sciences humaines.

F. Braudel est d'abord un historien de l'école des Annales, et même, à partir de 1956 et de la mort de L. Febvre, le chef de file de cette école. A ce titre, son travail sur *Civilisation matérielle* se situe clairement dans la lignée des principes révolutionnaires posés par L. Febvre et Marc Bloch depuis la création des Annales en 1929 : une refondation des principes du récit historique au-delà de la simple description de l'événement. « *Le problème ne consiste pas à nier l'individuel, sous prétexte qu'il est frappé de contingence, mais bien à le dépasser, à le distinguer des forces qui sont différentes de lui* », affirme F. Braudel dans sa leçon inaugurale au Collège de France le 1er décembre 1950 ; une réflexion sur les liens entre l'histoire et l'ensemble des sciences sociales ; et l'impérieuse nécessité de penser « *l'histoire du développement de l'humanité à l'échelle de la planète et dans le cadre de l'humanité* » selon l'expression de L. Febvre. Ce n'est donc pas un hasard si pendant près de vingt ans F. Braudel consacre ses cours au Collège de France à ces trois questions conjointes (7). Paul Ricoeur a beaucoup insisté sur l'importance de ces travaux de F. Braudel, montrant à quel point « *l'intrigue virtuelle [...] en conjuguant des temporalités hétérogènes, des chronologies contradictoires, nous apprend à conjuguer des structures, des cycles, des événements*(8) ». Ces temporalités, on va les retrouver dans *Civilisation matérielle*, même si elles ne constituent plus le découpage principal comme dans les trois tomes de *La Méditerranée*.

On aura noté au passage que P. Ricoeur a lâché le grand mot : « structure ». Dans les années 1960-1970, le structuralisme est engagé dans un dialogue assez inamical avec l'histoire. Claude Lévi-Strauss, dans de nombreux textes, s'en prend durement à la prétention d'une histoire totale ; et dans un long passage de *La Pensée sauvage*, après s'être ironiquement « *incliné devant la puissance et l'inanité de l'événement* », il conclut que « *l'histoire mène à tout à condition d'en sortir* »(9). La parade de F. Braudel consiste à prendre toutes ces critiques au sérieux et à proposer « *la longue durée comme structure* ». Ce n'est évidemment pas un hasard si le premier tome de *Civilisation matérielle* s'intitule *Les Structures du quotidien* : les idées de structure et de civilisation matérielle y sont liées à l'idée de temps quotidien, ou plus exactement à celle d'une « *humanité plus qu'à moitié ensevelie dans le quotidien* ». Et F. Braudel d'ajouter : « *Le structuralisme d'un historien n'a rien à voir avec la problématique qui tourmente, sous le même nom, les autres sciences de l'homme. Il ne se dirige pas vers l'abstraction mathématique des rapports qui s'expriment en fonctions. Mais vers les sources mêmes de la vie dans ce qu'elle a de plus concret, de plus quotidien, de plus indestructible, de plus anonymement humain.* »

La longue rédaction de *Civilisation matérielle, économie et capitalisme (xve-xviii^e siècle)* est enfin marquée par une réflexion d'ensemble sur le capitalisme. F. Braudel s'y oppose à Max Weber : là où M. Weber insiste sur l'idéologie protestante, F. Braudel met en avant les analyses quantitatives du jeu des échanges et du commerce mondial. Et c'est plutôt dans le matérialisme de Karl Marx, dans les analyses de *Die Moderne Kapitalismus* de Werner Sombart (10) (K. Marx et W. Sombart sont les deux auteurs les plus cités dans *Civilisation matérielle*), enfin dans les travaux sur les entrepreneurs de Joseph Schumpeter que F. Braudel trouve ses sources d'inspiration.

La longue durée du quotidien inconscient

Tout ceci débouche, dans *Civilisation matérielle*, sur une immense démonstration d'ensemble, développée sur près de 1 500 pages, mobilisant un appareil de plus de 4 500 notes et une masse imposante de statistiques, de cartes et de graphiques. Insistons : « *Démonstration d'ensemble* », et pas simplement « *récit historique* ».

Au fondement même du monde, la longue durée du « *quotidien inconscient* ». « *Partout présente, envahissante, répétitive, cette vie matérielle est sous le signe de la routine: on sème le blé comme on l'a toujours semé ; on plante le maïs comme on l'a toujours planté, on aplanit le sol des rizières comme on l'a toujours aplané ; on navigue en mer Rouge comme on a toujours navigué... Un passé obstinément présent, vorace, avale de façon monotone le temps fragile des hommes. Et cette nappe d'histoire stagnante est énorme: la vie rurale, c'est-à-dire 80 à 90 % de la population du globe, lui appartient dans sa grande majorité.* » F. Braudel développe, sur plus de 500 pages, les interrogations et les analyses sur les chiffres de la population mondiale (« le poids du nombre »), sur ses souffrances (la peste, la syphilis dont l'histoire rebondit à partir de 1492), sur les façons de manger, de boire, de s'habiller, sur la fabrication des objets quotidiens, sur le troc et les marchés à très court rayon d'action, sur la lutte terrible contre l'espace (citant plusieurs fois la phrase de Paul Valéry : « *Napoléon se déplace à la lenteur même de Jules César* ») et termine ce premier tome par les objets les plus complexes de la civilisation matérielle : la monnaie et la ville.

De telles approches s'opposent sur plusieurs points aux paradigmes des sciences sociales de son époque. Ainsi F. Braudel conteste-t-il les travaux des économistes qui privilégient l'économie de marché parce qu'elle est la plus visible dans les documents historiques. Or, nous dit-il, « *la science économique [...] s'est ainsi enfermée dès le départ dans un spectacle privilégié, à l'exclusion des autres* »... et en oubliant particulièrement « *cette zone épaisse, au ras du sol de [...] la civilisation matérielle* ». Ce faisant, et alors que les historiens ont plutôt l'habitude d'insister sur les différences culturelles entre civilisations, F. Braudel montre que jamais le monde n'a été aussi homogène qu'en 1500, uniforme dans l'épaisseur de ce quotidien inconscient.

Le deuxième tome aborde les questions de l'économie de marché et du capitalisme, et là aussi apporte son lot d'innovations. Car si « *les jeux de l'échange* » économique couvrent un champ allant du « *troc le plus élémentaire [...] jusqu'au capitalisme le plus sophistiqué* », F. Braudel considère que le marché et le capitalisme ne sont pas de même nature. Si l'on peut repérer, dans l'ensemble des aires économiques des xve-xviii siècles, de l'Europe à la Chine, des fonctionnements où le marché est fondé sur des ensembles d'échanges relativement équilibrés et transparents, parfois sous le contrôle des Etats, seule l'Europe développe aussi fortement un capitalisme fondé sur la circulation et sur la volonté de sortir des règles du marché. L'objectif de ces marchands est de créer des situations d'oligopole, voire de monopole. Et cette forme de capitalisme s'appuie non sur la transparence du marché, mais au contraire sur un contrôle inégal de l'information permettant la spéculation. Pour F. Braudel, c'est ce capitalisme, par essence cosmopolite, qui va permettre à l'Europe de bâtir sa suprématie mondiale à partir du xve siècle et de transformer son économie-monde restreinte en économie mondiale.

Des économies-mondes à l'économie mondiale...

Cette mise en place du « *temps du monde* » est l'objet du troisième tome, le plus lu, à la fois critiqué et utilisé encore aujourd'hui comme point de départ de recherches. F. Braudel, en lien avec son confrère et disciple américain Immanuel Wallerstein (11), propose de voir dans le monde du xve siècle non pas une simple juxtaposition d'aires civilisationnelles, mais un ensemble d'économies-mondes.

Une économie-monde peut se définir comme une triple réalité : a) elle occupe un espace géographique donné qui ne varie que sur la très longue durée ; b) elle a toujours un centre qui est une ville dominante (Venise, puis Anvers, Amsterdam et Londres pour l'économie-monde européenne) et - le point est fondamental - s'il peut exister, de façon même prolongée, deux centres à la fois, l'un des deux finit toujours par être éliminé ; c) enfin toute économie-monde se partage en zones successives : le centre dominant, le coeur, c'est-à-dire la région qui s'étend autour du centre, les zones intermédiaires autour du pivot central, à la fois exploitées et intégrées au fonctionnement du centre, et enfin, très larges, les marges subordonnées et dépendantes plus que participantes. Et de conclure provisoirement que « *ces économies coexistantes qui n'ont entre elles que des échanges extrêmement limités se partagent l'espace peuplé de la planète* ».

Or, que se passe-t-il entre les xve et xviii siècles ? L'économie-monde européenne va très rapidement être capable de changer d'échelle et de se projeter à l'échelle mondiale. Les raisons de la rapidité de ce passage sont à chercher dans la dynamique du capitalisme européen : c'est la capacité de ce capitalisme à créer des échanges inégaux qui va permettre à l'Europe de structurer l'espace du marché mondial. Car, en fin de compte, « *rien ne serait possible [...] sans l'action particulière et comme libératoire du marché mondial* ».

F. Braudel termine son ouvrage par un dernier coup de théâtre, qui redonne tout son sens à l'idée de « *la longue durée comme structure* ». Il affirme que, malgré cette domination et cette exploitation, le décollage de la richesse européenne ne s'est pas fait avant la Révolution industrielle : « *L'Europe était moins riche que l'univers qu'elle exploitait, encore au lendemain de la chute de Napoléon, quand se lève l'aube de la suprématie anglaise.* » Il minimise ainsi la rupture du xix^e siècle et de la Révolution industrielle en faisant de la très longue durée la condition essentielle de la compréhension du capitalisme : « *Disons que la révolution anglaise, qui s'affirmera au xviii^e siècle, a déjà commencé au xv^e, qu'elle a progressé par paliers.* »

Fernand Braudel s'est-il trompé de cinq siècles ?

De nombreuses critiques ont été faites à *Civilisation matérielle* : le « temps long » y est parfois proche d'un temps immobile, la conception de l'espace géographique est à l'extrême limite du déterminisme, les mentalités et le politique sont pratiquement absents des analyses, F. Braudel y apparaît comme incapable de réfléchir en terme de rupture, tout étant toujours, selon lui, de l'ordre de la continuité, etc.

C'est jusque sur le terrain de la longue durée, là où il semblait pourtant le moins attaquant, que *Civilisation matérielle* est aujourd'hui contredit. Ainsi l'économiste américain Angus Maddison, dans *L'Economie mondiale. Une perspective millénaire* (12), montre que le décollage économique de l'Europe commence dès le xie siècle.

David Landes dans *Richesse et pauvreté des nations*(13), l'un des livres les plus influents de ces dernières années, propose des approches de la longue durée beaucoup plus centrées sur les localisations spatiales absolues (approches très critiquées par les géographes) que sur les économies-mondes braudéliennes.

Quant à l'idée que le monde ne peut posséder qu'un seul centre, elle a entraîné F. Braudel et ses épigones dans des discussions sans fin autour de la question « *le Pacifique est-il le nouveau centre du monde ?* » - comme dans les dernières pages de *La Dynamique du capitalisme*(14) - au moment même où la réflexion en terme de triade (le monde se structure autour de trois centres stables, les États-Unis, l'Europe, le Japon) permettait d'analyser le fonctionnement industriel, commercial et financier du monde, de façon très efficace.

Malgré toutes ces critiques, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme (xve-xviiiè siècle)* demeure un ouvrage majeur. Sans doute parce que, comme le disait Pierre Jeannin, l'un de ses premiers commentateurs, « *ce livre qui réussit à toucher l'universel sans prétendre embrasser la totalité, sème à tout vent [...] d'inépuisables leçons d'histoire sans rivages*(15) ».